

# PETIT COURRIER DES DAMES,

ANNONCES

DES MODES,



## Des Nouveautés et des Arts.

LE PETIT COURRIER DES DAMES paraît tous les cinq jours, avec huit Gravures par mois, dont six représentent des costumes de femme, une des costumes d'homme, une des chapeaux, bonnets et coiffures.

Prix de l'abonnement	{ pour trois mois....	9 fr.
	{ pour six mois.....	18
	{ pour l'année.....	36

50 cent. de plus par trimestre, pour les départemens.  
1 fr. id. pour l'étranger.

ON S'ABONNE A PARIS,

Au Bureau du PETIT COURRIER DES DAMES, Boulevard des Italiens, N<sup>o</sup> 2 L, près le Passage de l'Opéra, où doivent être adressés, *franc de port*, les lettres, envois d'argent et demandes d'abonnement. Les abonnemens datent du 1<sup>er</sup> ou du 15 de chaque mois.

## MODES.

Première Représentation de LA MUETTE DE PORTICI.

L'OPÉRA a bien fait de laisser sous le péristyle les pièces de bois destinées à garantir le foyer contre le poids d'une foule immense; la première représentation de *la Muette de Portici* a rempli la salle de manière à rendre ce secours indispensable: depuis long-tems on n'avait vu une as-

sembiée aussi nombreuse se donner rendez-vous à la rue Lepelletier : au milieu des notabilités de toute espèce on remarquait des délégués de tout ce que Paris renferme d'illustre et de distingué : Mgr. le duc d'Orléans occupait une loge avec son auguste famille ; M. le ministre des finances était venu distraire, par le charme de la mélodie, la sécheresse du budget et les embarras du portefeuille ; M<sup>lle</sup> Delphine Gay venait comparer la première scène française à celles de l'Italie qu'elle vient de quitter ; M<sup>lle</sup> Mars était curieuse de suivre, dans la pantomime de M<sup>lle</sup> Noblet, les secrets d'un art qu'elle a porté à un si haut degré de perfection : la finance et la pairie, la diplomatie et les lettres, montraient par leur réunion que la gravité des affaires n'est point incompatible avec l'Opéra, et que tout le monde peut aller à ce théâtre où la poésie,

La danse, la musique

De cent plaisirs font un plaisir unique.

— Les toilettes réunies à cette grande représentation étaient toutes brillantes, gracieuses et de bon goût. Le nombre des bérêts bleus dominait sur tous les autres ; les uns en velours plein, ornés de plumes blanches ; les autres en crêpe ou en gaze brillantée ornés d'aigrettes ou d'esprits. On voyait beaucoup de coiffures formées par des coques de gaze rose ou bleue brochée en argent. Des fleurs implantées sur le sommet de la coiffure, et quelques-unes réunies avec tant de profusion, que la tête qui les portait semblait être placée sous un buisson fleuri. Beaucoup de robes en velours, quelques-unes en velours turc ; toutes les manches à deux ou trois poignets formant jabots. On en distinguait plusieurs dont chaque poignet était marqué par un bracelet d'or. Une jeune femme, vêtue d'une robe en moiré blanc, brodée en vert et or, ayant une garniture d'émeraudes sur le cou, un bandeau d'émeraudes sur le front et des bouquets de feuilles de bruyère dans les cheveux, se faisait généralement admirer pour le bon goût et la richesse de son costume.

Une autre dame avait une robe en velours plein, bleu de ciel, dont le corsage, à la *Marie Stuart*, était entouré de tresses d'argent qui formaient ceinture, et dont les bouts, terminés par des glands, tombaient jusqu'aux pieds. Les

draperies du corsage étaient fixées au milieu de la poitrine par une *Séigné* en diamans. Une flèche de diamans traversait le nœud de cheveux noirs, dont l'élégante simplicité était remarquée par tout le monde.

— Dans les soirées dansantes, on voit beaucoup de robes en crêpe garnies d'un seul grand biais en satin, au haut duquel est posée une torsade.

— Les rubans en tissu d'or ou d'argent s'emploient continuellement pour les coiffures. Nous en avons vu de très-jolis en gaze noire, sur lesquels étaient brochés des papillons parfaitement nuancés et qui produisaient dans les cheveux un effet charmant.

— Une coiffure des plus légères et des plus originales se compose de longues épingles qui ont pour têtes des petits colibris et des petits oiseaux mouches, qui se balancent au-dessus des cheveux; cette coiffure n'a encore été portée que par des femmes très-riches et très-élégantes.

— Comment! plus de soixante officiers au bal du général H\*\*\*, et pas une de ces vilaines moustaches rousses qui semblent être enlevées au dos d'un écureuil? pas un de ces favoris grisâtres accusateurs des vieilles prétentions! pas une de ces indiscrètes mèches de cheveux dont l'éclat argentin présage la prochaine retraite des ris et des amours! Par quel enchantement toutes les chevelures de nos beaux officiers sont-elles donc aujourd'hui si noires, si fraîches et si jolies? Nous ne sommes cependant plus aux siècles où l'on rajeunissait les vieux Titons, où l'on perpétuait la jeunesse... Non, messieurs; mais nous sommes au tems où les cosmétiques ont acquis leur plus haute perfection, et certains petits pots d'une pommade appelée *Melainocome* vous donneront le secret de conserver toujours la jolie nuance que la nature vous a donnée, et même d'en corriger les défauts. Plus de cheveux gris, plus de barbes blanches, plus de moustaches rouges! recourez vite au *Melainocome*, profitez de ses inappréciables avantages, et nous serons assez discrètes pour ne jamais vous demander pourquoi vous vous conservez si parfaits!... (1)

---

(1) La pommade *Melainocome*, pour teindre les cheveux, se vend chez Mme Ve Cavaillon, Palais-Royal, n° 133.

— Nous revenons aujourd'hui sur une erreur de notre dernier numéro, relativement au costume de M<sup>me</sup> de F\*\*\*, que nous annoncions devoir offrir *incessamment*, et qui, grâce à la célérité du graveur, a pu être représenté dans la planche 537, qui accompagnait le journal du 29 février. Nous profitons de cette circonstance pour ajouter à nos abonnées que ce costume a depuis été adopté par plusieurs de nos grandes élégantes.

ANDRÉ LE VOYAGEUR,  
HISTOIRE D'UN MARIN,  
Par Ferdinand Denis (1).

Dans ce petit volume, M<sup>r</sup> Ferdinand Denis s'est proposé de développer et de mettre en lumière une utile vérité, dont l'oubli devient, pour une foule de gens, la source des plus grands maux : c'est que le bonheur réel et durable n'existe que là où est la patrie, là où sont les affections de la famille, et non dans cette vie errante et vagabonde que le vague désir d'une félicité imaginaire nous fait quelquefois préférer aux paisibles jouissances de l'habitude. « Si j'avais encore la folie de croire au bonheur, dit l'illustre auteur de *René*, je le chercherais dans l'habitude. » Telle est également la conclusion d'*André le voyageur*.

Né sur les bords de l'Océan, dès son enfance, André s'est senti dominé par un penchant insurmontable pour les voyages. A peine dans l'âge des passions, les douceurs d'une vie paisible, mais uniforme, lui sont devenues à charge ; son ame ardente et vive a eu bientôt épuisé la série bornée des plaisirs domestiques. Vainement il rencontre une femme selon son cœur, vainement il adore Marie et est certain d'en être adoré, vainement il lui a solennellement juré de ne jamais la quitter, son humeur aventureuse est plus forte encore que tout cela : il a soif d'émotions, d'agitations nouvelles. A la vue des flots en courroux, au bruit des vagues se brisant sur les rochers

---

(1) Un joli volume in-32, orné de gravures, sur papier vélin, chez Louis Janet, rue Saint-Jacques, n<sup>o</sup> 59, et chez Dondey-Dupré, rue Richelieu, n<sup>o</sup> 47 bis.



*Petit Courrier des Dames.*  
 Boulevard des Italiens N<sup>o</sup> 2. près le passage de l'Opéra.  
 Robe de tulle garnie d'un Bouffant et de feuilles en tizerées de satin noir  
 Toque en rubans ornée de plumes Des magasins de M<sup>me</sup> More

couverts d'écume, au mugissement des vents et de la tempête, il ne peut se posséder; une inquiétude secrète le travaille, son cœur tressaille et bondit dans sa poitrine. Au milieu de ces transports solitaires, quelquefois il songe à Marie, et soupire; pensée fugitive! souvenir d'un instant!..... Cette mer qui lui promet des joies inconnues, cette mer, il la préfère à son amante, il n'aspire qu'à s'élancer sur son sein. Que peuvent, après cela, les sages conseils d'un père, la tendresse puissante d'une mère, les liens de l'amitié fraternelle? André cède à la passion invincible qui l'entraîne, il part.

L'archipel américain s'offre d'abord à ses regards. Qu'y voit-il? l'esclavage des noirs, et la révoltante cruauté des blancs, leurs maîtres. Ce spectacle pénible resserre son cœur; il se hâte de s'éloigner, et reprend le chemin de sa patrie. Dans les parages de l'Afrique, une tempête furieuse assaille le navire qui le transporte, et le brise. André n'échappe aux horreurs du naufrage que pour tomber entre les mains des Arabes du désert qui le réduisent dans la plus dure servitude. Après de longues souffrances, la Société des captifs de Londres le rachète, lui et ses compagnons d'infortune, et ils s'embarquent pour l'Europe.

Pendant son absence, sa mère était morte; cette perte l'accabla profondément. La douleur qu'elle lui causa, les dangers auxquels il venait d'échapper, l'accueil et les soins affectueux de sa famille, la douce vue de Marie, tout enfin semblait devoir désormais le fixer aux lieux de sa naissance. Mais les parens de Marie ne le voyaient plus qu'avec froideur, et lorsqu'il s'en plaignit, la mère de celle qu'il aimait lui dit : « André, vous ressemblez » aux oiseaux de mer : ils viennent un instant se plaindre » sur le rivage, mais ils retournent bientôt au milieu des » flots; ils ne peuvent vivre, dit-on, sans cela. » Ce reproche était fondé, le caractère inquiet d'André recommençait à le tourmenter : « Au bout de quelque tems, » dit-il lui-même, je recherchai la solitude. La vue de la » mer finit par me faire éprouver ce qu'elle fait ressentir » à tous les marins. Ce n'était plus cette première curiosité que j'avais satisfaite, et qui m'entraînait malgré

» moi : c'était le besoin de l'agitation qui me tourmentait,  
 » parceque l'agitation a son espérance, et surtout qu'elle  
 » fait oublier les maux présens. Quand je sentis se réveil-  
 » ler ces mauvaises pensées dans mon ame, je tâchai de  
 » les éloigner. J'allai visiter mon père, qui m'en dissua-  
 » dait; et, pour cela, il n'avait qu'à me montrer, dans le  
 » cimetière du village, le tombeau de ma pauvre mère.  
 » Je commençai à me livrer aux soins de l'agriculture,  
 » mais un des plus grands malheurs de ceux qui ont par-  
 » couru le monde, c'est d'ignorer les liens de l'habitude,  
 » et de repousser les plaisirs trop paisibles. Aussi me  
 » voyait-on rarement aux fêtes du village; je passais tous  
 » ces jours de repos sur la grève, ou dans une barque  
 » que j'abandonnais aux flots. »

Le retour de ces idées ne tarda pas à lui faire encore  
 oublier son père, Marie, enfin tout ce qui aurait pu le  
 retenir : il s'embarqua pour les Indes Orientales. A Cal-  
 cutta, il vit les infortunés et innocens Hindoux, victimes  
 de la cupidité d'odieus spéculateurs, expirer de faim et de  
 misère sur le sol le plus riche et le plus fertile; la dou-  
 leur et l'indignation remplirent son cœur. Fuyant ces  
 contrées si belles et si malheureuses, le navire qui le  
 portait vint mouiller sur la côte occidentale de l'Afrique.  
 Là, de nouvelles scènes de désespoir attendaient André :  
 l'horrible trafic des noirs s'offrit à ses yeux, avec toutes les  
 cruautés qui l'accompagnent; il ne put que gémir et verser  
 des larmes. De là, le navire repartit pour l'Océanie, et  
 aborda dans l'île de Pitcairn. Un peuple plein d'innocence  
 et de bonté l'habitait, la félicité la plus pure marquait  
 tous les instans de son existence; mais là, c'était encore  
 au prix du sang et de la trahison que les pères avaient  
 établi le bonheur des enfans. Au sein des délices de ce  
 climat enchanté, comblé des caresses naïves des habitans,  
 André songeait douloureusement à son pays. Triste effet  
 de son inconstance naturelle! son unique vœu, alors, était  
 de le revoir, et de ne plus l'abandonner; il revint donc  
 en France. A peine il a mis le pied sur le rivage, qu'il  
 apprend le mariage de Marie. Marie n'a cessé de l'aimer,  
 mais, obsédée par les sollicitations maternelles, elle a,  
 comme la Julie de Rousseau, consenti à prendre un

époux qui possède son estime sans posséder son cœur. André la revoit, et des regrets douloureux le déchirent, en pensant que lui seul a été l'artisan de ses propres maux.

Consumé par une tristesse mortelle, il se résout à s'expatrier encore : et, pour la quatrième fois, il fuit le sol de la France. Son absence fut longue : « Enfin, dit-il, » je me décidai à retourner en France. Un désir secret » de revoir mes amis m'entraînait alors ; je n'étais ce- » pendant point décidé à me fixer pour jamais auprès » d'eux, car mes affections s'étaient répandues dans bien » des contrées. » En arrivant dans le lieu de sa naissance, un funèbre cortège attire ses regards : il interroge. . . . c'était le convoi de Marie. Minée lentement par le chagrin d'être, pour toujours, séparée du seul homme qu'elle eût aimé au monde, Marie avait vu graduellement ses jours décliner vers la tombe. Peu de tems avant sa mort, elle envoya chercher la sœur d'André, et lui parla ainsi : « Je ne désire point de mourir, comme on le croit ici ; » car notre cœur est bien faible, et la vie, avec ses cha- » grins, apporte un baume . . . l'espoir. On croit toujours » que les tems heureux que l'on a passés peuvent revenir ; » c'est la folie de ceux qui ont aimé. Un seul instant de » leurs anciennes joies leur ferait oublier leurs chagrins ; » ils ne peuvent s'imaginer que tout a changé, hormis » une seule idée du fond de leur cœur, et que cette idée » les trompera toujours. Votre frère, puisque je ne puis » m'empêcher d'en parler, votre frère ne revient point, » et moi, qui n'ai jamais quitté ces lieux, il me faut son- » ger à un départ qui n'a point de retour. »

Nous n'avons pu faire connaître qu'imparfaitement, par cette brève analyse, le charmant ouvrage de M. Ferdinand Denis. Nous ajouterons qu'à quelques négligences et incorrections près, on y retrouve tous les mérites de style qui brillent dans les *Scènes de la nature sous les tropiques*, du même auteur ; et, de plus, une douce mélancolie et un charme de sentiment qui excitent vivement la sympathie du lecteur. Il serait trop long de nous appesantir sur les détails pleins de fraîcheur que la plume de M. Ferdinand Denis s'est plu à y semer, quelquefois peut-être un peu

aux dépens de l'intérêt principal : nous ne pouvons que renvoyer à l'ouvrage même. On a dit qu'*André le voyageur* était une composition de la même famille que *Paul et Virginie*, *Atala* et *René* ; cela est vrai , et c'est , à notre sens , un défaut ; car, dès que l'on cherche à imiter, on cesse nécessairement d'être origina<sup>l</sup>. Le talent de M. Ferdinand Denis n'a pas , au reste , besoin de s'inspirer des créations d'autrui ; les écrits estimés qu'il a, jusqu'à présent, publiés, portent un cachet qui leur est propre et qui ressortira, avec un éclat bien plus prononcé encore, dans le grand ouvrage qu'il termine en ce moment sur l'*Histoire de l'éloquence et de la poésie chez les nations sauvages et demi-civilisées*. Nous conseillons donc à M. Ferdinand Denis de s'engager sans crainte dans les sentiers non battus, et nous sommes assurés qu'il en sortira avec autant de bonheur que de ceux que ses pas sont parvenus à se frayer, il y a quelques années , à travers les forêts vierges du Brésil.

P. A. T.

L'EAU DE NINON DE L'ENCLOS acquiert chaque jour plus de vogue et réunit de plus en plus les suffrages du public et des premiers médecins de la capitale. Elle est recherchée comme ce qui a paru de plus parfait pour embellir le teint, lui donner la fraîcheur de la jeunesse, empêcher la peau de se hâler, de se rider, et comme le meilleur préservatif des impressions de l'air et du froid, si nuisibles à la beauté, et contre les atteintes de la poussière et de l'air vicié, dans les soirées et les bals. Excellente pour les yeux, la barbe et les dents, elle tient l'haleine très-fraîche, et son odeur suave la rend très-favorable aux nerfs et très-agréable dans les bains. Elle se vend par petites bouteilles de 3 et 6 fr., toujours au seul dépôt rue du Helder, n° 9, chez M<sup>me</sup> Molière-Meslin, et au seul entrepôt, même rue, n° 1, chez M. de Bierne, à la *Mère de Famille*. Pour éviter les contrefaçons, chaque bouteille est accompagnée d'un Prospectus, et porte sur l'étiquette les lettres initiales du propriétaire F. R. D. L. On fait des envois dans les départemens et à l'étranger : les demandes franco.

On s'abonne aussi : Chez DONDEY-DUPRÉ PÈRE ET FILS, Imp-  
Lib. du *Petit Courier des Dames*, rue Richelieu, N° 47 bis, et  
rue Saint-Louis, N° 46, au Marais, à Paris.

Chez tous les libraires et imprimeurs des départemens, et chez les directeurs des postes.

A Amsterdam, Chez GABRIEL DUFOUR et Cie, libraires, sur le Rokin.

A Londres, Chez MM. S. and J. FULLER, *Temple of Fancy*, 34, *Rathbone-place*.

Pour les provinces du Rhin et l'Allemagne, chez M. ALEXANDRE, au Salon Littéraire, à Strasbourg.

A ce Numéro est jointe la Planche 538.

Imprimerie de DONDEY-DUPRÉ, rue St.-Louis, n° 46, au Marais.